

LIOTHEQUE DES FRERES LIKES

UNE VIEILLE ABBAYE DE CORNOUAILLE

NOTRE-DAME DE BON-REPOS

NOTICE ET PLAN

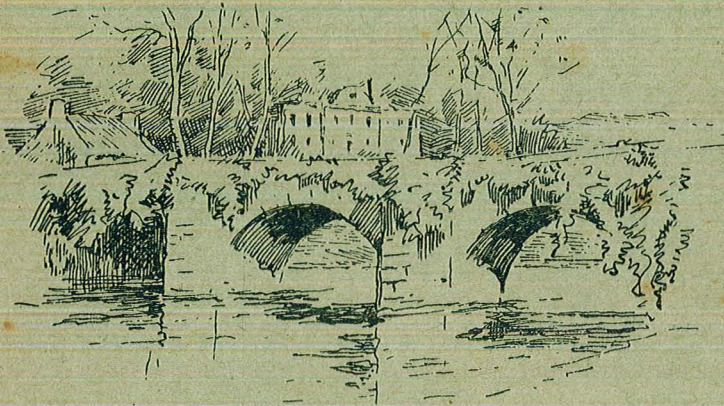
par

Francis LE BOUR'HIS-KERBIZIET

Docteur en Droit

Ancien Président de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine

Directeur de la « Nouvelle Revue de Bretagne »



QUIMPER
LIBRAIRIE LE GOAZIOU

1948

F.B.
Bou

3479



UNE VIEILLE ABBAYE DE CORNOUAILLE

NOTRE-DAME DE BON-REPOS

NOTICE ET PLAN

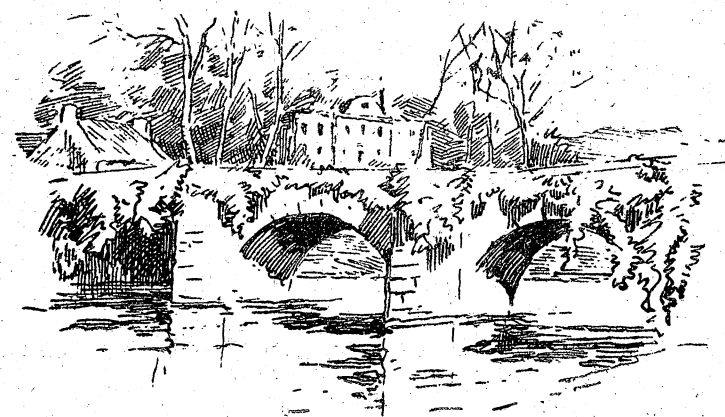
par

Francis LE BOUR'HIS-KERBIZIET

Docteur en Droit

Ancien Président de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine

Directeur de la « Nouvelle Revue de Bretagne »



QUIMPER
LIBRAIRIE LE GOAZIOU

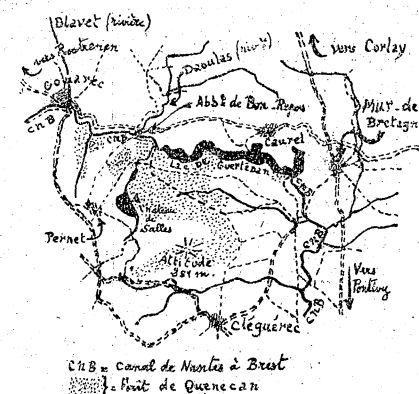
1948

Une vieille Abbaye de Cornouaille

“ BON-REPOS ”

Dessins de Charles HALLO, tirés de la « Bretagne Cistercienne », du Comte Henry de Warren. Reproduction gracieusement accordée par les « Editions de Fontenelle », Abbaye de Saint-Wandrille.

Au plus profond de la Cornouaille armoricaine, en bordure du Blavet, dans un cirque étrange fait de schistes fleuris, d'eaux chantantes et de bois mouvants, se dressent les ruines majestueuses de l'abbaye de Bon-Repos.

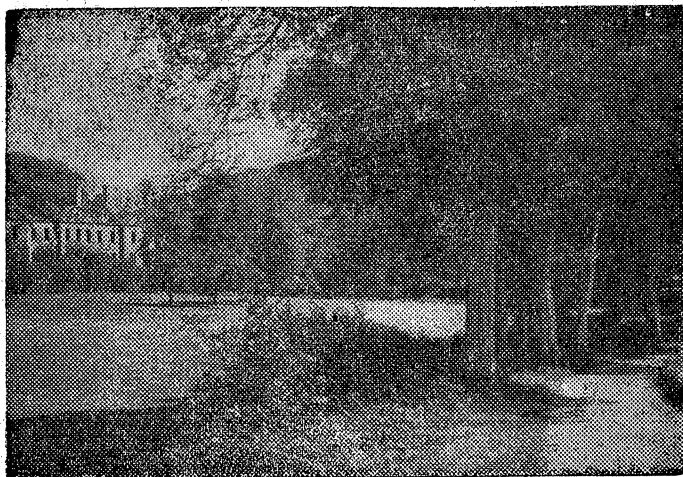


La noble façade, à peu près intacte, dans le style du XVIII^e siècle ferait encore illusion, n'était l'horreur de ses vingt-six fenêtres aux orbites vides et le panache épais de verdure jaillissant au-dessus du fronton découronné. La forêt a repris possession du cloître.



Document numérisé en 2025

Peu de visiteurs. Quelques amis du passé s'y arrêtent encore, méditent un moment devant l'arceau gothique, seul debout sur l'emplacement de l'église disparue et passent, ignorants de sa longue histoire. Sa plus fréquente clientèle est faite de familles dominicales et de noces des environs. L'antique monastère est devenu un centre de pique-niques ; de longs siècles de charité et de prières ont abrité vainement une humanité d'élite, sans autre résultat apparent qu'un thème facile aux plaisanteries de M. Homais.



Vue des ruines prise du halage

A la vérité, son histoire est mal connue, ses archives auraient disparu dans l'incendie du château de Blain, en 1793. La « *Gallia Christiana* » nous a bien transmis la sèche énumération de ses abbés ; dom Morice, de son côté, a recueilli dans ses « *Preuves* » quelques documents la concernant ; mais personne, jusqu'à ce jour, ne semble avoir pris souci de coordonner ces renseignements. Le travail en sera difficile et long. Nous n'avons nulle intention de l'ébaucher dans ces pages sans prétention archéologique ; notre seul désir est de fournir aux visiteurs des ruines, impressionnés par leur silence, quelques lueurs sur l'histoire de cette abbaye plusieurs fois centenaire et bienfaitrice de la région.

Fondation de l'Abbaye

Par bonheur, la charte de fondation est parvenue jusqu'à nous. L'abbaye de Bon-Repos (Nostra Dama de Bona Requie), fut fondée aux rives du Blavet, sur un territoire appartenant à Constance de Bretagne, le 23 juin 1184, par Alain III de Rohan, et cette même Constance, son épouse, en présence de leurs descendants, de nombreux seigneurs bretons et des abbés de Cîteaux et de Savigny. Mais ce que ne révèle pas le parchemin jauni, c'est la délicieuse légende qui vient parfumer les origines du monastère. Le vicomte de Rohan aurait choisi ce vallon ombragé, parce que, un jour de chasse, épuisé de fatigue, il y aurait goûté un sommeil étrangement reposant et que la Vierge lui serait apparue en songe, pour lui suggérer d'y établir la nécropole de sa race (1).

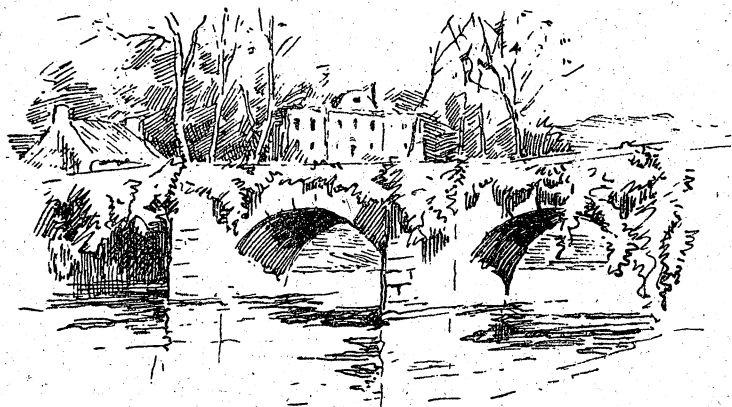
Et c'est ainsi qu'en cette veille de Saint-Jean 1184, est dressé l'acte de fondation. Alain fait bien les choses. Il donne à l'abbaye naissante, six « *villae* », entre Saint-Aignan et les Croix de Treguenanton, puis la libre disposition du Blavet — pêcheries, moulins — entre ce même Tréguenanton et Gouarec ; les droits de « *bois sec* », de « *bois vert* » et de glandée pour leurs porcs, dans la forêt de Quénécan ; enfin, de nombreuses dîmes (Lanjuinais, au XVIII^e siècle, en comptait encore 12.)

Constance de Bretagne n'est pas moins généreuse ; sur sa dot anglaise, elle cède à la nouvelle abbaye les églises de Fulburne, Huingham, Cottesey, Bambury et la moitié de celle de Bedford. Ce sont les

(1) Dom Taillandier en a recueilli le récit, de la bouche même de Jean de Rostrenen, au cours de l'enquête de 1479. En cette année 1184, Alain de Rohan fait séjour de chasse en son manoir de Penreth, le Perret actuel, en pleine forêt de Quénécan. Voilà qu'un matin, sa meute endiablée, lève un cerf aux puissantes ramures. Le chasseur se jette à ses trousses, au travers des halliers. La poursuite est longue, le soleil ardent. Le cerf, épuisé, vient enfin s'abattre dans les roseaux du Blavet. L'épieu du vicomte a vite fait de mettre fin à sa souffrance. Alain, glorieux de son triomphe, mais recru de fatigue, écrasé par les feux du midi, va chercher un peu d'ombre sous les grands chênes de la rive opposée. Instantanément, un sommeil d'une douceur infinie engourdit ses paupières, et voilà que la Vierge lui apparaît. Elle lui montre du doigt, dans le vallon même où il est endormi, une abbaye puissante, peuplée de moines en prières. Alain se réveille délassé, dans un état d'euphorie surhumaine. Nul doute il a reçu en songe un ordre du ciel ; il faut lui obéir. Constance, sa femme, l'approuve. Dans le lieu même où le sommeil terrestre lui fut si reposant, il veut dormir son éternité. Sa postérité l'y suivra. Des moines prieront perpétuellement sur leurs tombes ; par de larges dotations, il va assurer leur subsistance et leurs prières.

dépouilles des cisterciens anglais ; le roi Henri II s'en est emparé pour punir leur fidélité à Thomas Beckett. Peut-être y a-t-il une restitution déguisée à l'Eglise, dans cette largesse de la fille du spoliateur ?

L'abbaye est fondée ; reste à la garnir de religieux. Alain n'est pas en peine ; il s'est déjà assuré l'assistance de l'abbaye de Boquen, et ce sont quatre moines de ce monastère, entraînés aux défrichements pénibles, qui vont s'attaquer aux immenses landes concédées.



Le vieux pont sur le Blavet. Au fond les ruines des bâtiments

Alain et Constance seront inhumés dans l'église de l'abbaye. Leurs descendants suivront leur exemple. Bon-Repos restera jusqu'à la Réforme, le Saint-Denis des Rohan. Leurs obsèques se célébreront en grande pompe, au milieu d'un afflux énorme de population ; et ce n'est pas sans mélancolie que nous en relisons l'imposante ordonnance aux *Preuves* de dom Morice, dans la morne solitude de ces ruines en train de mourir, et qui furent témoins de leur splendeur.

L'œuvre des moines

L'œuvre des religieux a été immense ; on ne saurait trop l'exalter. Pour défricher et féconder cette terre ingrate, des générations de cisterciens ont dû peiner sans répit, de dix à quatorze heures chaque jour.

L'engrais marin était trop loin ; ils l'ont remplacé par l'engrais animal. D'où la nécessité de grands troupeaux, bœufs, vaches, moutons, porcs. Ils ont sélectionné les races, fourni aux tenanciers, avec des exemples et des conseils, un bétail amélioré. Il n'est pas jusqu'aux chevaux, dont il n'aient transformé l'espèce. Par le croisement de juments de la montagne de Corlay avec des étalons arabes (1), ils ont créé cette race de corlaisiens dont la réputation est universelle.

Pour activer le commerce du pays, ils ont établi une foire à Saint-Marché-des-Prés, proche Uzel et Quintin, grands centres de commerce de toiles (2).

Le Blavet coule indiscipliné, au long de l'abbaye. Les moines jettent sur ses eaux torrentueuses un pont de dix arches, dont cinq subsistent encore ; voilà les deux rives réunies. Le passage en est libre ; les moines ne réclament aucun péage, contrairement aux usages du temps. Il semble bien difficile, après cela, de parler de leur amour du lucre !

Bref, grâce au labeur infatigable de ces ouvriers vêtus de bure, le pays change d'aspect. Les campagnes se défrichent ; le froment disparu depuis les invasions normandes, mûrit à nouveau, à côté du seigle et du blé noir. La décadence peut venir ; ce sera l'éternel honneur de l'abbaye d'avoir transformé cette contrée ingrate, de landes, de rochers, de marécages, en une terre fertile, ouverte à tous les progrès.

N'allez pas croire cependant que la culture de la terre absorbe toute leur journée. Saint Benoît lui a associé, dans une égale mesure, la prière et le travail de l'esprit. Nul n'ignore le dur règlement qui arrache, dès 2 heures du matin, les cisterciens à leur couche de bois pour psalmodier les premiers chants de matines. Leurs heures de loisir sont des heures d'étude. Les moines approfondissent dans leurs méditations les Livres

(1) « Le Soudan d'Egypte » avait offert au Vicomte de Rohan, au début du XII^e siècle, et par l'intermédiaire des chevaliers du Temple, de magnifiques chevaux arabes. (De COURSON. *Histoire des peuples bretons*.)

(2) Les moines étaient contraints de se rendre à cette foire, pour y vendre leur bétail. Ils devaient toujours être deux. Le règlement leur interdisait chair et poisson, sauf les harengs, et ne leur permettait de boire que du vin bien trempé d'eau, « *vinum bene aquatum* ». Prohibition pleine de sagesse.

Au surplus, la règle de saint Benoît leur faisait un devoir de vendre *au-dessous* du cours. Elle leur défendait de cacher les défauts des animaux vendus, et de demander un prix plus élevé que celui payé par eux-mêmes, sauf en ce qui concerne le bétail nourri dans leurs étables.

Saints, les écrits des Pères de l'Eglise, mais aussi les grands classiques de l'antiquité grecque et latine.

Une seule école dans la région, celle du monastère ; leur « *scolasticum* » est ouvert, non seulement aux novices, mais à quiconque est tourmenté par le désir de s'instruire.

Leur charité ne cessera pas d'être active. Deux fois par semaine, l'aumône est distribuée à tout venant. Même aux époques de décadence, cette pieuse coutume continuera. Et quand, en 1790, les moines, dépossédés de tous leurs biens, ne seront plus que les pensionnés de la Nation, on verra encore figurer dans leurs comptes, une dépense de 114 livres pour aumônes en grains aux indigents.

L'infirmier du monastère est ouverte à tous les malades ou blessés ; ils fondent un hospice à Saint-Léon, pour les infirmes de cette région éloignée. Leur « *hostellerie* » accueille *gratuitement* les voyageurs ; à aucune époque la tradition ne s'est perdue. Le menu n'est pas somptueux ; mais c'est celui des moines eux-mêmes, légumes, fruits, pain grossier. Il est difficile, dès lors, de leur en faire grief.

Tel apparaît en ses traits essentiels, pendant les premiers siècles de son existence, le comportement de l'abbaye de Bon-Repos. C'est la période glorieuse devant laquelle il faut s'incliner sans réserve.

Commencement de la décadence

Toute institution humaine à son apogée, renferme déjà les germes de sa décadence prochaine. Les donations se multiplient ; les seigneurs dont l'existence n'a pas toujours été édifiante, essayent de se racheter, la vieillesse venue, par des largesses en faveur du monastère. Son domaine s'accroît chaque jour. Par la force des choses, l'abbé du début, humble moine, choisi par ses frères et travaillant comme eux, devient un grand seigneur. Il prend grade dans la hiérarchie féodale. Il a droit de haute et basse justice, possède juridiction, prison, sénéchal, notaires, sceau, mesure, reçoit l'hommage des hommes de ses terres, et prête lui-même hommage-lige au Vicomte de Rohan (1). Militairement, il doit fournir des hommes d'armes à son suzerain. Il possède patibulaires et en 1491, Anne

(1) La juridiction de Bon-Repos s'exerçait à la sénéchaussée de Gouarec, et son audience prenait place aussitôt après celle du vicomte.

de Bretagne lui octroiera un troisième pilier, hommage direct à l'importance de l'abbaye.

Enfin son blason rayonne aux vitraux des églises de sa mouvance. L'abbé de Bon Repos arme de gueules, à sept mâcles d'or, 3, 2, 1, rappel discret les mâcles de ses fondateurs, les Rohan. C'est l'attestation officielle de sa prééminence féodale, mais on ne voit pas très bien comment cette affirmation de puissance terrestre, peut se concilier avec l'humilité évangélique !

D'autre part, l'extension continue de leur domaine, va contraindre les moines à créer des sortes de filiales dans les parties les plus éloignées. Ce seront les « *Granges* », groupement à la fois rural et religieux ; il comprend, outre des étables où le bétail s'abritera le soir, un logement pour le moine détaché portant titre de prieur, et un oratoire où il pourra, tout à la fois, réciter ses offices et catéchiser les habitants du pays (1).

Et comme les moines trop peu nombreux (ils ne semblent pas avoir été jamais plus de huit), ne peuvent plus suffire à la culture de tant de domaines, force leur est de se faire aider par des salariés ; puis en fin de compte de louer leurs terres, à domaine congéable, seule mode de tenure usité dans la Vicomté. Le moine est devenu propriétaire ; c'est encore une grave déchéance, une dérogation à la règle austère de saint Benoît.

Aussi voit-on, dès 1387, l'abbé de Cîteaux venir procéder à la réforme de l'abbaye « *qu'une trop grande prospérité — dit le texte — a fait déchoir de son antique sainteté* ». Ces simples mots en disent long. Vaine tentative, d'ailleurs ; rien ne pourra arrêter la chute commencée.

Des causes multiples y contribuent ; retenons les principales : le régime des commendes, les guerres de religion et l'éternel conflit des dîmes.

Régime des Commendes. — En 1516, François I^{er}, roi de France, impose à la Papauté, un concordat léonin. Le roi se réserve le droit de nommer *seul* les abbés de son royaume. Grave entorse au principe du régime communautaire, où tous les frères sont égaux, mais choisissent librement leur chef, qui restera « *primus inter pares* ».

(1) Plusieurs de ces granges existent encore ; citons les plus proches : Granges de Saint-Gelven, de Caurel, de la Porte-aux-Moines.

La crosse sera attribuée, désormais, à quelque abbé de cour, ou même à quelque laïc sans autre titre que la faveur du roi. La plupart du temps, l'abbé commendataire ne réside pas à l'abbaye ; parfois même, il ne la connaît pas. Il n'a cure de l'entretien des religieux et des réparations du monastère, dont cependant il a charge. Un seul souci : tirer de son bénéfice le maximum de revenu.

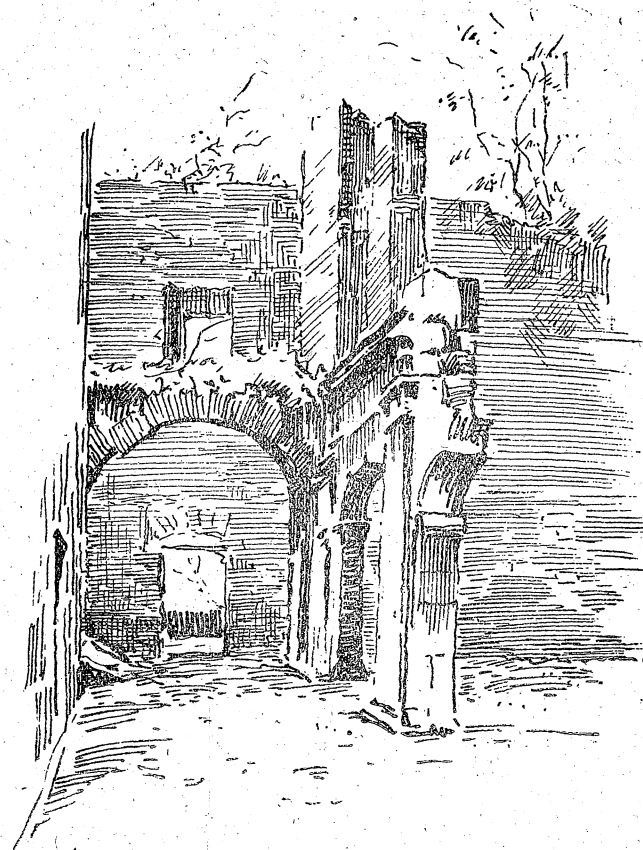
Par la force des choses, la direction de la communauté passe aux mains du prieur ; ce sera le conflit permanent entre l'abbé de droit et cet abbé de fait, celui-ci défendant obstinément le pain des moines contre la rapacité du commendataire et trop souvent, prenant goût au jeu. Lutte sans grandeur qui encombrera les rôles et dont nous retrouvons l'écho, pendant des siècles, aux arrêts du Parlement.

Protestantisme et dîmes. — La Réforme protestante va porter un coup non moins funeste à la prospérité de l'abbaye. Dans la Vicomté de Rohan, la population est foncièrement catholique ; elle eût échappé, sans doute, à l'hérésie naissante, sans la conversion inattendue de son tout puissant seigneur. Henri de Rohan, orphelin de bonne heure, est élevé à la cour de Navarre, ardent foyer de huguenots. Il embrasse la nouvelle religion et va tenter de l'imposer à ses vassaux bretons. Il crée à Pontivy un centre de propagande. Une partie de la noblesse le suit ; le peuple résiste. La tentation, cependant, est puissante : se déclarer protestant, c'est échapper à la dîme odieuse et s'assurer, en même temps, les faveurs du Vicomte. Quelques-uns se laissent convaincre. Même chez ceux qui n'abjurent pas, cette révolte contre la dîme va trouver un écho favorable. Par tous moyens, bons ou mauvais, ils vont tenter de s'y dérober. Ils forment des ligues de résistance, dont triomphent difficilement les décisions de justice, les arrêts du Parlement, les ordonnances de Charles IX et même les bulles pontificales. Le conflit va durer pendant tout l'Ancien Régime et substituer à l'affection et au respect pour les moines, une sourde hostilité. Elle se donnera libre cours aux jours prochains de la Révolution.

Cette résistance généralisée, va réduire, dans une large mesure, les revenus de l'abbaye, dans le même temps où les rois opèrent des ponctions sévères sur le temporel de l'Eglise (1).

(1) Le 30 mai 1544, Bertrand Laurent, sénéchal de Quimper, vient à Bon-Repos « pour le fait de l'alienation du domaine et des fruits du temporel de l'abbaye jusqu'à concurrence de 320 livres tournois... cette part afférant du tiers denier d'un million de livres, levé sur le temporel de l'Eglise universelle de France ».

Le trouble s'accroît encore avec les guerres de la Ligue. Tous les fléaux s'acharnent sur la Cornouaille : ligueurs, royaux espagnols, mercenaires de toutes nations, bandits professionnels bien difficiles à distinguer parmi tous ces pillards, saccagent le malheureux pays. Les



Derniers vestiges du cloître

moissons sont détruites, les villages anéantis. Les habitants se réfugient dans la forêt ; ils y vivent de racines. La famine amène la peste. Les loups s'en mêlent. Les seigneurs aussi. C'est l'époque où sévissent ces bandits blasonnés, du Liscoët, la Magnanne, la Fontenelle, Troilus de Mesgouéz. Arrêtons-nous à ce dernier.

Troïlus de Mesgouëz, marquis de la Roche, est breton, d'une vieille famille du Léon. Ancien page de Marie de Médicis, ancien vice-roi de Terre-Neuve, cet aventurier convoite les richesses de Bon-Repos. Il les connaît pour avoir fait séjour au manoir tout proche du Liscuit, chez ses parents, les Lopriac d'Onge. Il arrache à Henri IV un commandement de royaux en Bretagne, s'empare immédiatement des abbayes de Bon-Repos et de Landévennec, chasse les moines, pille les vases sacrés, brûle les archives, fait rentrer, lance au poing, les dîmes hésitantes. Enfin, joignant l'humour au cynisme, il se proclame le « *custodi-nos* » de ceux-là même qu'il dépouille effrontément. La guerre se termine. Troïlus refuse d'évacuer sa riche prébende. Il ne consent à restituer l'abbaye aux religieux qu'après leur avoir imposé un accord draconien ; il continuera à percevoir les deux tiers des revenus. L'autre tiers sera laissé aux moines pour faire face à leur entretien, aux réparations, à toutes les charges. En 1606, la mort devait les débarrasser de ce protecteur obstiné.

* Ces âpres luttes d'intérêts ne pouvaient qu'affaiblir le sentiment religieux, si puissant chez les premiers cisterciens. Il semble cependant que notre abbaye ait résisté plus longtemps à la décadence que les autres monastères bretons. En 1415, en effet, le pape Jean XVIII, à la requête des Rohan, confie à l'abbé de Bon-Repos la charge de visiter en personne, tous les monastères de la Vicomté, pour y corriger les abus « *amener les religieux à rétablir le régime des fondations à peine de censure ecclésiastique, au besoin avec le secours du bras séculier.* »

Quelques années plus tard, le prieur est forcé de résigner ses fonctions pour « *fautes disciplinaires, dissipation et aliénation des biens de l'abbaye et des bois et futaies dont elle a la jouissance.* » L'abbé Alain de Penguilly chargé de cette exécution, nomme 3 receveurs laïcs avec mission de mettre en ordre la gestion des revenus. Mauvaise inspiration, car ces 3 receveurs se refuseront toujours à rendre leurs comptes ! Enfin, cet abbé Alain de Penguilly lui-même, sera visité, par les abbés de Boquen et de Bégard, dûment mandatés par le Pape, et se verra interdire pour « *maléfices, délit et mauvaise administration* ». Si bien qu'en 1534 le pouvoir royal frappera de « *saisie féodale* », avec ses graves conséquences, la malheureuse abbaye de Bon Repos.

Les tentatives de réforme se succèdent, leur effet n'a jamais qu'un temps. En 1600, l'abbé de Clairvaux, Denys Largentier, visite les abbayes

de l'Ouest, inspecte Bon Repos, trouve les bâtiments, sauf le cloître en bon état, mais le nombre des moines est insuffisant. Ils ne sont plus que 5 ! Il reviendra en 1611, mais cette fois devra sévir énergiquement contre un religieux qui s'est permis de vendre, sans autorisation, une terre de l'abbaye et de s'approprier l'argent.

Ce sera désormais pratique courante. Les religieux de Bon Repos sont plus occupés de leurs intérêts matériels que de leur sanctification. L'esprit philosophique du XVIII^e siècle achève de contaminer les esprits.

Sans doute, ce siècle ne verra-t-il pas se renouveler les incidents scandaleux qui ont suivi le bouleversement de la Ligue. Extérieurement la vie monastique a repris son rythme bien réglé. Exercices religieux, travaux du corps et de l'esprit, aumônes alternent dans l'ordre prescrit. Mais chez les religieux ne brille plus la flamme qui avait soulevé les premiers moines au-dessus de l'humanité. Les abbayes ne sont plus que des corps sans âme et nous sommes forcés d'accepter le jugement célèbre, que portait un franciscain en 1790 : « *On souffle sur les corps réguliers et ils vont disparaître comme la poussière.* »

A Bon Repos, quatre abbés seulement se sont transmis la crosse, au cours de ce siècle. Philippe de Montault-Navaille de Saint-Génies, le plus pittoresque sinon le plus édifiant, la tient en main de 1684 à 1734. Après lui, Jean de Menou, mène une existence sans histoire et meurt en 1761 François Allire lui succède. Enfin Jean Colin de la Biochaye sera le dernier abbé. Il émigrera aux premiers grondements de la Révolution et ira mourir à Jersey.

Un seul donc mérite l'attention, Philippe de Saint-Génies, grand seigneur égaré dans un cloître, mais bien décidé à ne rien abdiquer des plaisirs du siècle. Dès son arrivée, il s'effarouche du délabrement du monastère. Il va donc habiter Pontivy jusqu'en 1714. Il ne revient à l'abbaye qu'après s'être fait aménager un logis abbatial digne de sa haute qualité. Son principal souci, au cours de sa longue carrière, sera de se procurer des ressources pour une double fin : arrondir ses revenus (1), reconstruire l'abbaye sur un plan grandiose, sans qu'on sache exactement s'il travaillait pour la plus grande gloire de l'ordre ou les satisfactions de son orgueil. Pour y parvenir, et malgré les violentes protestations des moines, il saccage sans pitié les magnifiques réserves

(1) Le revenu de l'abbé, en 1789, était estimé à 12.000 livres.

forestières de l'abbaye. Ne le blâmons pas trop ; de ces coupes sombres, l'abbaye est sortie. La façade encore debout, suffirait pour atténuer la responsabilité de cet abbé trop bâtisseur.

Pendant ce temps les religieux luttèrent désespérément pour assurer leur existence quotidienne. Leur situation pécuniaire était lamentable, force leur était de faire des emprunts répétés.

Le 20 novembre 1784, à la veille de la Révolution, nous les voyons s'endetter de 4.000 livres, vis à vis des Carmes d'Hennebont « *la dite maison se trouvant actuellement gênée dans le paiement des différents petits objets qu'elle est dans le cas de devoir.* »

Le nouveau Régime allait se charger du remboursement, en confiant à la fois créance et dette. En échange, il est vrai, il leur assurait cette portion congrue, que les Abbés avaient si chichement servie. Et ceci explique, peut-être, pourquoi les moines spoliés, ne lui ont pas fait plus grise mine.

Période révolutionnaire

Quand la Révolution éclate, l'abbé commandataire Jean Allain Colin de la Biochaye, vicaire général de Saint-Malo, n'habite pas l'abbaye. En fait, il n'a pas quitté son hôtel de Rennes, « *paroisse Saint-Etienne, proche de la rue des Dames* ». Aux premiers grondements de la Révolution, cet homme prudent émigra à Jersey. Il y mourra en 1796.

La Communauté proprement dite de Bon Repos, est réduite à quatre religieux :

le prieur, François Huet, 45 ans ;

le procureur, J.-B. Gardot, 50 ans ;

deux frères : François Desloges, 45 ans et François Guillemain, 80 ans (1).

Tous les quatre semblent avoir accueilli avec sympathie les principes de 1789. Aussi les municipalités révolutionnaires leur témoignent-

(1) Le nombre des religieux n'a jamais beaucoup varié. Ils sont quatre à la fondation. En 1544, ils ne sont encore que cinq. Même chiffre à la visite de l'abbé de Clairvaux en 1600. Toutefois, leur nombre atteint 8, en 1709, pour retomber à quatre, au début de la Révolution.

elles une bienveillance inattendue (1). Le procureur Gardot n'éprouve aucune hésitation à prêter le serment civique. Il devient incontinent le *citoyen* Gardot, il est promu gardien de l'abbaye. Le prieur Huet n'est pas moins accueillant aux idées nouvelles ; aussi ne s'étonnera-t-on pas de le voir devenir par la suite, curé constitutionnel de Merdrignac, puis maire de Broons.

Ce ralliement des religieux n'est pas seulement théorique, il se matérialise, par le versement, le 2 novembre 1790, au bureau de la Contribution patriotique de Pontivy, d'une somme de 400 livres « *à titre de don gratuit, pour subvenir aux besoins urgents du trésor de la nation.* »

Détail piquant : la confiance des révolutionnaires est telle dans ces moines, dont ils viennent de saisir les biens mobiliers et immobiliers, qu'ils vont les établir gestionnaires des biens saisis. Les religieux continueront donc, comme par le passé, à exploiter en toute liberté, les terres, à vendre bétail et récoltes, à percevoir dîmes et revenus, quittes à rendre compte sommaire, chaque année, de leur gestion, au plus accommodant des districts.

En fait, ils sont passés au service de la Nation, qui leur verse une pension annuelle. Nous les voyons, à ce titre, encaisser en 1791, Huet et Desloges, chacun 900 livres ; Gardot, 1.000 livres, comme gardien ; enfin Guillotin, 1.200 livres, majoration que justifie son grand âge. Et quand la dispersion aura eu lieu, que les moines, après la vente du mobilier seront concentrés à l'Abbaye-au-Bois, en Plédéliac, le citoyen Gardot, toujours investi de la confiance révolutionnaire, sera chargé, en mars 1797, d'inventorier la bibliothèque de la « *Cy-devant abbaye de Bon-Repos* », et de la faire transporter à Rostrenen pour être vendue. Souhaitons que l'ancien prieur ait éprouvé, tout de même, un petit serrement de cœur, en voyant disperser, pour être transformés en cornets de papier à tabac, ces livres de foi, où s'étaient alimentés tant de hautes spiritualités.

(1) Qu'on en juge par le préambule de l'inventaire dressé le 27 octobre 1790 en présence des commissaires du district de Rostrenen :

« *L'an 1790, le 27 octobre, étant arrivé à l'abbaye de Bon-Repos, vers les 5 heures du soir, je trouvai dans le vestibule un domestique à qui je demandai si le prieur était bisible. M. le Prieur averti, j'eus l'honneur de le saluer ainsi que MM. les Religieux ses confrères. Ils me reçurent avec l'honnêteté et la politesse qui les caractérisent...* » Et l'inventaire se continue sur le même ton de haute courtoisie. Voilà, n'est-il pas vrai, des *sans-culottes* de bonne compagnie ?

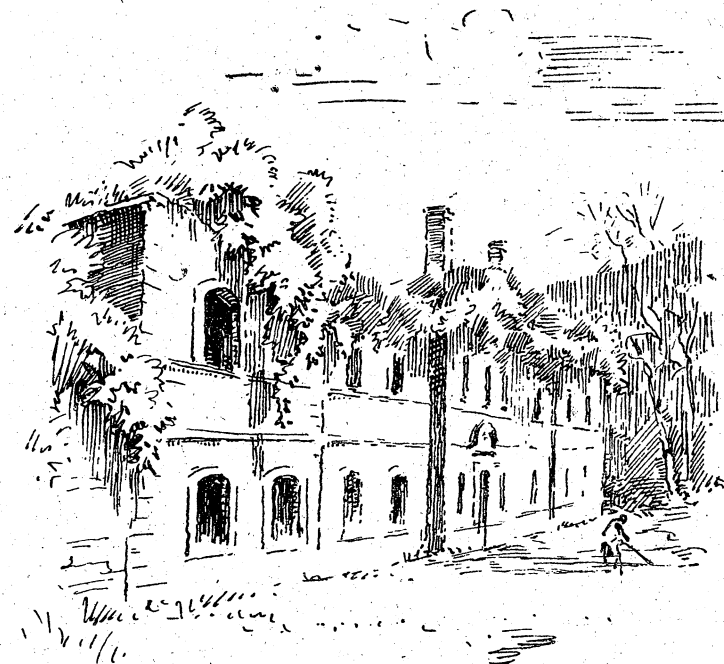
Cette vente acheva la liquidation des biens de l'ancienne abbaye. Elle avait commencé par la réalisation du mobilier en 1791. Quelques éléments en sont parvenus jusqu'à nous. Le citoyen Lohan avait acheté un des « *ciborium*s » en forme de crosse et les magnifiques boiseries du chœur ; il en fit don à l'église du Quillio, où l'on peut encore les voir.

Les stalles des moines, après des fortunes diverses, ont fini par trouver asile au Grand Séminaire de Saint-Brieuc. Autels et statues sont dispersés dans les églises de la région, Saint-Guen, Lescouët, Plélauff, etc... Enfin, le clocher lui-même n'a échappé à la destruction qu'en changeant d'église. En 1808, ses pierres ont été soigneusement numérotées, transportées et remontées, et le clocher de Bon-Repos est devenu le clocher actuel de Saint-Mayeux.

Cette même année 1791, eut lieu l'adjudication comme bien national, de l'abbaye et de ses dépendances. Le 30 juillet, le monastère est acquis, avec 7 autres lots, par le citoyen Turquetit, architecte à Pontivy, pour le prix de 24.400 livres. Fructueuse spéculation qui va permettre des reventes bénéficiaires. Les bâtiments eux-mêmes sont achetés, en fin de compte, par le citoyen Julien le Bris, « *toileux* » d'importance et sans-culotte de stricte obédience (1). Depuis longtemps, il rêvait de monter un tissage de toile ; voilà le local trouvé. Dans les salles immenses en parfait état, il va installer sa manufacture. Machines et ouvriers arrivent ; le travail commence, les rouleaux de toile s'accumulent dans les magasins. Mais arrivent aussi, par une nuit glacée de janvier 1796, les chouans de la division du Chélas. Ce n'est pas la première visite qu'ils font à le Bris ; mais les précédentes ont été rapides et relativement bénignes. Cette fois l'expédition a été mieux préparée. Les chouans ont réquisitionné des charrettes. Ils ont vite fait de briser les machines, et de charger toiles et mobilier sur les voitures. Mais au lieu de s'égailler, suivant leur habitude, ils vont boire et festoyer sur place, pendant 3 jours, en compagnie du maire et des principaux notables de Laniscat, s'il faut en croire les déclarations de la victime Julien le Bris. Les chouans le cherchaient cette nuit-là pour le fusiller ; il saute par la

(1) Julien le Bris avait deux frères. Guillaume, recteur de Saint-Connec, est emprisonné, puis libéré sur l'intervention de Julien. L'autre, Hyacinthe, est chef de chouans, sous le nom de « *la Jeunesse* » à la 1^{re} prise d'armes, de « *l'Espérance* », à la deuxième. Il est fait prisonnier. Son ami, Lemerrier dit « *la Vendée* », pour le sauver, fait faire, après sa capture, plusieurs réquisitions signées « *l'Espérance* ». Les républicains, croyant s'être trompés, relâchent Hyacinthe.

fenêtre et leur échappe de justesse. Une tradition solide affirme qu'il dut se sauver en chemise, et qu'il courut d'un trait jusqu'à Rostrenen, dans cet appareil sans gloire !



État actuel de la façade

Du même coup, cet industriel aventureux renonce à ses projets. Il se retire au château de Rostrenen, acheté, lui aussi, comme bien national ; il assignera la commune de Laniscat, qu'il rend responsable du pillage, en paiement de 153.866 livres, somme à laquelle il estime le préjudice subi. Avec des fortunes diverses, ce procès durera plusieurs années.

A dater de cette fuite mouvementée l'abbaye est abandonnée. Elle ne sera plus occupée que par les « *sans-logis* » de passage, et par les chouans qui ont pris goût à ce casernement sûr et gratuit. Ils y reviendront souvent (1).

(1) Au mois de Mai 1800, les rapports de police signalent la présence du général Debar et du Faou de Kerdaniel, dans les bâtiments de l'abbaye.

Bien entendu, l'imagination populaire a peuplé de revenants cette immense solitude. Elle affirme aussi que le trésor des moines y est toujours caché ! Nul doute que des chercheurs clandestins ne se soient acharnés à sa découverte ; aucun ne semble y avoir trouvé la fortune cherchée !

Mais cette solitude même, en pleine forêt, au bord d'un fleuve, devait exercer une singulière attirance sur les désespérés de la vie. Hippolyte Violeau, dans ses « *Pèlerinages de Bretagne* », parus en 1854, relate les dires d'un petit paysan rencontré lors d'une visite à l'abbaye. « On lui « avait parlé d'un homme, habillé de noir et qui, il y a une vingtaine « d'années, vivait dans ces ruines comme une bête sauvage, n'adressant « la parole à personne, ne demandant aucune nourriture, couchant sur « la terre nue, objet de terreur, bien qu'il n'eût jamais fait de mal à « personne ». Ce propos d'enfant serait sans intérêt, s'il n'était corroboré par le récit d'une autre visiteur de l'abbaye, M. de Garaby, consigné dans l'*Annuaire des Côtes-du-Nord de 1837*. « Lorsque je visitai les ruines « en 1827, conte ce voyageur, elles étaient occupées par un ecclésiastique, dont l'esprit était à peu près aliéné. Il vivait dans la prière, « fuyant la société des hommes et se nourrissant comme un animal « immonde. Quoique interdit, il disait la messe dans une espèce de « crypte. Je l'entrevis, mais il m'aperçut, s'échappa et disparut dans « les ruines ». Une note indiscrète nous révèle le nom de ce solitaire. « C'était un prêtre morbihannais, l'abbé Gicquello, auteur d'une vie de N.-S. Jésus-Christ, écrite en breton et éditée à Lorient en 1818. L'ouvrage et l'auteur avaient encouru les censures de l'autorité ecclésiastique, et le malheureux abbé s'était condamné lui-même à la pénitence, dans la solitude du monastère.

Ainsi donc, pendant une trentaine d'années, en dehors de ce clandestin, le vent seul joua dans les immenses bâtiments abandonnés. Mais voici qu'en 1832, le creusement du canal de Nantes à Brest, concentre dans la région des milliers de travailleurs. Dans les pièces encore intactes, l'administration des Ponts et Chaussées installe ses nombreux employés. Ils vont y rester plusieurs années. Le monastère était encore parfaitement habitable. En 1851, Charles de Montalembert, en séjour au manoir de Coëtdrezo, tout proche, vient visiter l'abbaye. L'auteur des « *Moines d'Occident* », ne cache pas son admiration. Il apprend que les propriétaires sont disposés à vendre. Il exprime ses regrets de ne l'avoir pas su plus tôt, car il se serait porté acquéreur ; mais il

vient d'acheter un grand domaine en Alsace et ses disponibilités sont épuisées (1). Cette même année 1851, le comte de Janzé, propriétaire de la Forêt de Quénécán, dans laquelle l'abbaye se trouve encastrée, allait l'acheter aux héritiers de Julien le Bris. Elle est encore dans sa famille.

Depuis lors, le temps et les hommes ont continué leur œuvre destructrice. Pendant des années, les bâtiments de Bon Repos ont été une carrière ouverte et l'on retrouve ses belles pierres de taille dans toutes les constructions du pays (2). De l'église, subsiste une arcade ogivale avec ses piliers, seuls debout sur son emplacement nivelé ; des bâtiments conventuels, une façade imposante, rongée de lierre, en perpétuelle menace d'éboulement.

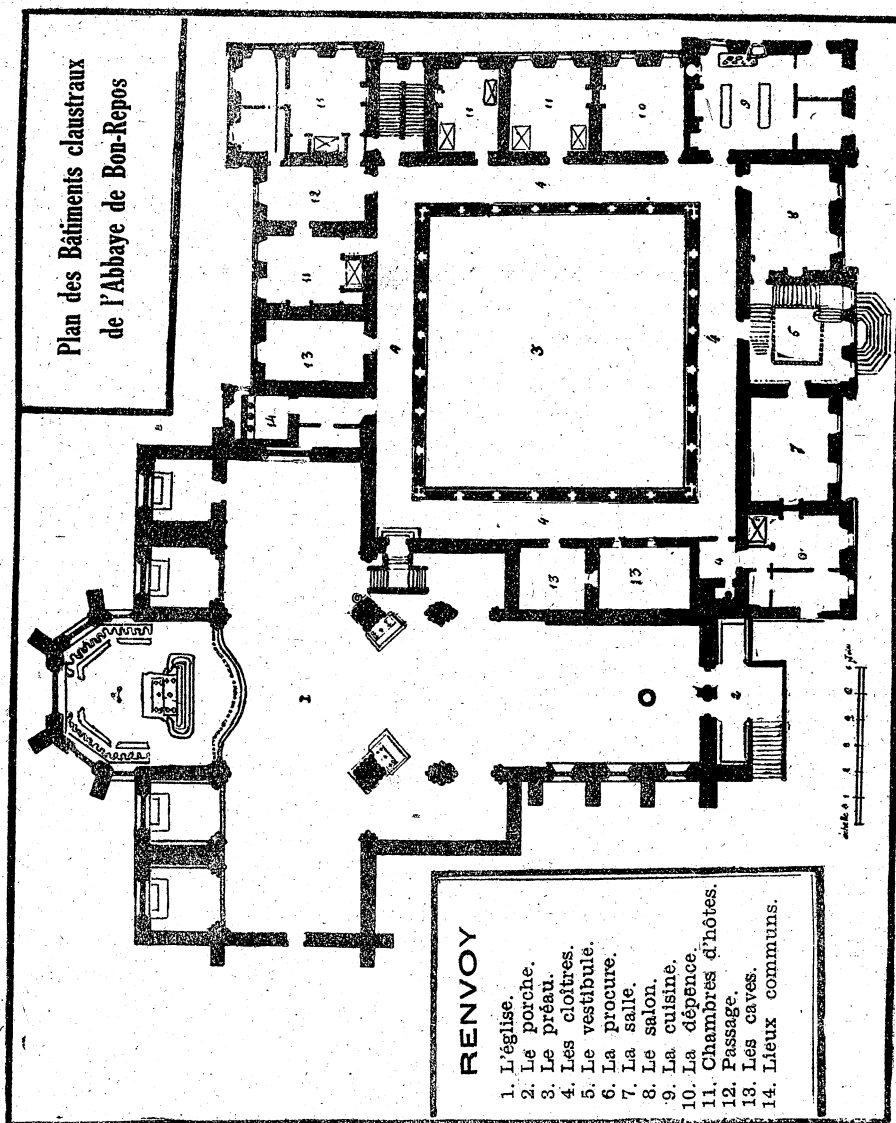
De ses fondateurs, les puissants seigneurs de Rohan, qui avaient pensé s'assurer, à leur ombre, une sépulture éternelle, il reste moins encore. Déjà, en 1732, dom Lobineau et dom Duval étaient venus effectuer des fouilles dans l'église. Huit tombes avaient été explorées, cinq à droite du maître autel, une autre sous la lampe, deux sous le clocher ; on n'y avait trouvé que cendre et poussières.

Au milieu du siècle dernier, le Recteur de Saint-Gelven fit explorer à nouveau le sol. De multiples ossements furent mis à jour et transportés au cimetière de la paroisse. Nulle plaque n'en évoque le souvenir. Poignante leçon d'humilité. Ainsi donc, malgré tant de précautions prises, les restes de ces puissants seigneurs, que la Cour de France traitait en princes de sang royal, ont échoué anonymement à la fosse commune !

Le culte de Notre Dame de Bon Repos, lui-même si populaire autrefois dans la Cornouaille, n'a pas eu meilleure fortune. La statue de la Vierge a bien été transférée à l'église de Lescouët, où l'on peut la voir, solitaire et délaissée ; mais nul paroissien ne soupçonne la magnificence des fêtes, célébrées pendant des siècles en son honneur, le jour du 15-août, en présence d'un peuple immense.

(1) Je tiens ces précisions de mon père, qui fut l'hôte de Coatdrezo, en même temps que Charles de Montalembert et fit, avec lui, la visite de l'abbaye. De l'église, le chœur seul était debout, mais les autres bâtiments étaient encore en bon état ; escaliers, portes, fenêtres, tout subsistait. Seule la toiture fléchissait par endroits.

(2) Au-dessus de la porte de la maison éclusière, on peut voir encore une pierre martelée portant l'écusson de Michel Mazarini, le frère du grand cardinal, qui fut abbé commandataire en 1647.



Plan de reconstruction de l'abbaye

Si bien que, en fin de compte, de tant de grandeurs, il ne reste plus qu'oubli et ruines ! Encore ces ruines elles-mêmes disparaîtront-elles bientôt, malgré le tardif remords de l'administration des Beaux-Arts, dont le classement récent n'arrête ni l'étouffement du lierre, ni l'implacable travail des éléments.

Essai de reconstitution des bâtimens de l'Abbaye

Nous venons d'évoquer les principaux souvenirs, qui hantent encore ces ruines. Leur rappel n'était peut-être pas inutile, avant d'entreprendre leur visite. A dire vrai, l'excursion n'est pas sans danger ; elle se fait au péril des pierres branlantes, qu'un miracle tient en suspens depuis des années. Mais combien elle est émouvante, pour qui veut évoquer, dans le cadre même où ils se sont déroulés, les grands événements de son histoire. Toutefois, au cours de cette visite, il ne faut pas perdre de vue que l'abbaye, *sauf l'église*, a été entièrement reconstruite au XVIII^e siècle. Dès lors, les restes de constructions que nous avons sous les yeux, ne permettent pas de reconstituer le monastère primitif. Pour tenter cette restitution, nous ne pouvons nous guider que sur quelques rares documents : le plan de reconstruction de 1730, encarté dans ces pages, sur deux plans plus anciens qui semblent remonter au XVII^e siècle, sur l'aveu passé par l'abbé de Saint-Geniès, en 1686, enfin sur l'inventaire mobilier dressé par les commissaires du district de Rostrenen, le 27 octobre 1790.

Bâtimens primitifs (constructions du XIII^e siècle)

Il était tout naturel que les fondateurs, soucieux, avant tout, d'assurer la pérennité de leur nécropole, en aient particulièrement soigné la construction. Cette impression nous est confirmée par les seuls débris survivants, la magnifique ogive et les piliers puissants dans le pur style du XIII^e siècle, qui jalonnent la surface nivelée de l'ancienne église.

D'autre part, il n'est pas douteux, que le reconstruteur aux vues larges de 1730, l'aurait comprise dans sa réfection, si les œuvres vives en avaient été défectueuses. Or, le devis ne prévoit pour l'église, que la réfection du mur Sud, et le relèvement de la toiture. On peut en conclure que ses six siècles d'existence n'avaient pas ébranlé sa solide structure, et qu'il a fallu le vandalisme des hommes pour en venir à bout.

Au surplus, son importance ressort encore mieux de l'ampleur de ses dimensions. Ce n'était pas une modeste chapelle de monastère ; c'était une grande église. Elle nous semblerait même hors de proportion avec les bâtiments claustraux, si nous ne connaissions la raison fondamentale de cette disproportion. Voici donc, d'après le plan de 1730, quelles étaient les dimensions de l'église : sa longueur totale, porche compris, était de 25 toises (48 m. 75) ; le transept avait 18 toises de large (35 m. 10), sur une longueur de 6 toises (12 m.). La nef était longue de 12 toises 4 pieds (24 m. 70), et large de 5 toises 2 pieds (10 m. 40). L'abside n'avait pas une longueur moindre de 6 toises 4 pieds (12 m. 10) contre une largeur de 5 toises 3 pieds (10 m. 70).

Le chevet ne pouvait qu'être droit, étant cistercien, tout au moins jusqu'à la reconstruction de 1730. Le clocher de pierre, lui aussi dans l'austère formule de l'ordre, s'élevait, non pas au-dessus de la croisée des transepts, mais sur la tour carrée, édifiée au bas de la nef. Pas d'escalier pour y accéder ; une simple échelle. En revanche, des gradins de pierre reliaient le porche de l'église, orienté à l'Ouest, à la cour « régulière », en contre-bas de 5 mètres.

D'après l'inventaire de 1790, l'église contenait 4 chapelles et 9 autels. Le maître autel, en marbre rouge, veiné de blanc, était garni de 6 grands chandeliers en bois doré et d'un grand crucifix. Le tabernacle était accosté de deux crosses, également en bois doré ; l'une d'elles est conservée dans l'église du Quillio. Deux statues de bois encadraient l'autel, celles de Saint Bernard et de Saint Benoît.

A droite du chœur, la chapelle privilégiée de la Vierge comportait 3 autres statues en bois doré, Notre-Dame de Bon-Repos, la Sainte Vierge, Sainte Anne. Dans le fond, 4 reliquaires, garnis d'argent.

A gauche du chœur, 2 autres chapelles étaient dédiées respectivement, à Saint Yves et à Saint Hervé. La première contenait 3 statues en bois, 2 du grand saint trégorrois, l'autre de Saint Jacques. Dans la

deuxième, l'autel de Saint Hervé était décoré d'un « Agneau de Saint Jean » et d'un bas-relief représentant le saint aveugle avec son guide.

Entre les 2 chapelles, une niche en granit, abritait la statue en pierre de Saint Vincent de Paul. Remarquons en passant, qu'en dehors de Saint Bernard, réformateur de l'ordre, aucun autre saint français n'a forcé l'entrée de la vieille église bretonne.

Quatre autres autels de bois étaient adossés aux 4 piliers de la nef. Les stalles des moines avaient cette particularité que devant chacune d'elles étaient aménagés, non seulement le pupitre réglementaire, mais aussi un « *crachoir en bois* ».

Des bancs étaient installés le long des piliers. Parmi eux, le « *banc fermé de la justice* », réservé aux officiers de la juridiction.

Enfin la nef était close par une grille en fer forgé portant les armes des Rohan.

Bien que la règle de Saint Bernard, interdise l'entrée des femmes, le plan du XVII^e siècle mentionne le bras gauche du transept, comme leur étant réservé. Il était séparé, il est vrai, de la croisée des transepts, par un « *chanceau* », autrement dit, un grillage en bois.

Était-ce vraiment suffisant pour conjurer les articles du *Malin* ?

Notons que ce même plan signale la nef comme « *impraticable et presque ruinée* ». La chapelle Saint Hervé, est également en ruine, et ces indications prouvent l'état de délabrement où se trouvait l'abbaye après les guerres de la Ligue dans ses toitures, sinon dans son gros œuvre. Des réparations de fortune semblent avoir été effectuées, à diverses reprises, au fur et à mesure des menaces d'éboulements ; ce qui explique comment l'église a échappé à la reconstruction totale de 1730.

Reconstruction du XVIII^e siècle

En 1680, Philippe Alexandre de Montault de Saint-Géniès, est nommé abbé commendataire de Bon Repos ; nous l'avons déjà vu, cet abbé est un grand seigneur, bien que la régularité de sa naissance ait pu être contestée à l'ouverture de sa succession (1).

(1) A la mort de Saint-Géniès, le sous-fermier général de Pontivy l'accuse de bâtardise et attaque la succession. Il faut un arrêt du Parlement du 13 février 1736, pour établir définitivement sa légitimité.

Quoiqu'il en soit, il semble en avoir pris à son aise avec les rigueurs de la règle cistercienne. Cet abbé entend être bien logé. Sa vie va se passer à construire un palais abbatial, digne de lui-même et de ses relations mondaines (1). Il remue ciel et terre pour obtenir des subsides, assiège le grand maître des Eaux et Forêts de Bretagne, de requêtes en autorisation de vendre les bois de l'abbaye, fait effectuer des coupes sombres dans ses belles fûtaies, et quand il meurt en 1734, le principal de ses plans est réalisé (2). Le paiement ne pouvait manquer d'en être pénible, et nous voyons les entrepreneurs en poursuivre judiciairement le règlement, après sa mort.

Les Archives du Finistère possèdent le cahier de cette reconstruction, dressé le 1^{er} avril 1730 par le sieur Guillo, et nous restons stupéfaits des prescriptions somptuaires imposées par l'ordonnateur, pour la résurrection de cette petite abbaye d'un ordre austère, perdue au fond des campagnes. Tout le bâtiment devra être construit en pierres de taille et nous pouvons juger de leur magnificence par les seuils et les linteaux parvenus jusqu'à nous. Un perron de 8 marches, en granit, accueillera les visiteurs. Un escalier identique, à rampe de fer forgé, les conduira au 1^{er} étage. Toutes les pierres de taille seront posées « à chaux et à sable ». *Pourquoi l'adjudicataire sera tenu d'employer au moins 18 à 20 tonneaux de chaux, dont il sera obligé de faire voir l'emploi*. Innovation sensationnelle à une époque où le mortier courant était fait de terre de garenne. Huit cheminées monumentales sont prévues. Il n'est pas jusqu'aux « lieux communs » qui n'aient été l'objet de prescriptions minutieuses. Un mur spécial sera construit à leur intention « avec un canal de pierre maçonné, qui aboutira au grand canal de l'enclos ». C'était déjà le « tout à l'égout ». Ces lieux communs sont encore très apparents, si apparents que l'imagination populaire persiste à y voir des oubliettes (3) !

En résumé, on ne peut nier la magnificence des reconstructions réalisées par l'abbé de Saint Génès. On peut faire des réserves plus

(1) Nous voyons l'abbé de Saint-Génès, recevoir et héberger, à l'abbaye « Mesdemoiselles ses sœurs », sans parler de sa gouvernante, M^{lle} Jonquer.

(2) A l'exception d'un « Pavillon pour les dames », mais qui ne vit jamais le jour, projeté sur le plan de 1730.

(3) Voici comment les présente une notice vendue dans les auberges du pays : « On voit encore les oubliettes profondes, sombres, humides et froides, où l'on jetait les victimes des rigueurs monacales » ! ! !



Ruines de l'église abbatiale

sérieuses sur leur orthodoxie. Qu'aurait dit Saint Benoît s'il avait vu la chambre de la gouvernante, M^{lle} Jonquer, si canonique que fût son âge, voisiner avec celle de l'abbé, comme nous le révèle l'inventaire dressé à son décès ? Qu'aurait-il pensé du procès scandaleux qui allait s'élever, à propos de la succession, entre les héritiers et cette même gouvernante ?

Malgré tout, soyons indulgents à la mémoire de cet abbé de nom, qui le fut si peu en fait ; nous lui devons, dans un site merveilleux, une des ruines les plus romantiques de Bretagne.

Jardins et dépendances ⁽¹⁾

Les monastères ont toujours eu la coquetterie de leurs jardins. Ils y trouvaient des fleurs pour les autels et une base solide pour leur alimentation. L'abbaye de Bon Repos n'y faisait pas exception. Ses plates-bandes maraîchères et ses jardins fruitiers étaient célèbres dans la Cornouaille. La grande prairie, qui sépare actuellement l'abbaye du Blavet, était coupée de l'Ouest à l'Est par un canal dallé, servant de vivier. L'eau du moulin s'y déversait et le revivifiait, avant d'aller se jeter dans le fleuve. Entre ce vivier et le mur de clôture, s'étalait, merveilleusement exposé au midi, le jardin fruitier de l'abbaye, orgueil du frère jardinier. Il reparaissait au delà de la cour d'honneur, sous forme de jardins suspendus dont les terrassements existent encore. Un jardin anglais y faisait suite et abritait un délicieux pavillon, dans le style le plus pur du XVIII^e siècle. L'indiscrétion de l'inventaire dressé à la mort de Saint Genest, nous y signale un lit de repos, des chaises, une table de tric-trac, d'élégantes tentures. Nulle mention d'images pieuses, de bréviaires ou de discipline !

Si la cour « régulière » n'a pas changé, sauf transformation des communs de l'abbaye en ferme, il n'en est pas de même de son entrée, complètement modifiée depuis moins d'un siècle. Le chemin d'accès est moderne. L'ancien chemin s'amorçait un peu plus au Sud-Ouest. On en retrouve aisément le tracé, entre les derniers bâtiments de la *Métairie de la Porte*. Cette métairie devait son nom à la voûte monumentale

(1) Les jardins et vergers de l'abbaye de Bon Repos, couvraient une superficie de 14 journaux.

romano-ogivale, qui fait actuellement l'admiration des touristes, à l'entrée de la cour abbatiale. Elle chevauchait alors l'ancien chemin, à une centaine de mètres en avant vers le Sud-Ouest. Son transfert est récent. Vers le milieu du XIX^e siècle, cette voûte fut démontée, comme l'attestent les numéros encore apparents, et réédifiée à son emplacement actuel.

Auparavant, deux puissants piliers de granit encadraient l'entrée de la cour. Sur chacun d'eux, tout debout, un lion gigantesque, également en granit, tenait dans ses griffes, un écusson aux armes de Rohan (1).

Bien entendu, l'abbaye avait son moulin, en bordure du Blavet. Il subsiste encore, à l'entrée du vieux pont, tout au moins dans ses fondations. Il a été transformé en maison de campagne.

Tels sont les souvenirs qu'il est possible d'évoquer dans une visite rapide des ruines de cette abbaye, jadis puissante, et dont la décadence n'a été que la conséquence d'une trop grande prospérité.

Est-ce à dire que Bon Repos soit mort à tout jamais ? Plaise à Dieu qu'il n'en soit rien ! S'il faut en croire Barrès, ces hauts lieux de prières où souffla longtemps l'esprit, restent éternellement vivants sous les apparences du trépas. Les puissances mauvaises peuvent en triompher momentanément ; un jour vient où Lazare déchire son linceul et se redresse vainqueur de la mort. Nous voyons aujourd'hui l'antique abbaye de Boquen, mère de Bon Repos, ressusciter à la voix des religieux de Citeaux. Pourquoi le même miracle ne rendrait-il pas la vie à la nécropole des Rohan ?

Même si ce vœu ne devait pas se réaliser, il ne serait pas vrai que tant de siècles de vie religieuse ont disparu sans laisser de trace. Les landes ont été défrichées, des chemins construits, un pont jeté sur le Blavet, des hôpitaux fondés, l'aumône faite à quiconque tendait la main. Ces faits seuls, suffiraient à justifier notre pieux souvenir.

Et puis, sommes-nous sûrs qu'aucune lueur de ce foyer mystique n'ait survécu dans ce coin perdu de Cornouaille ? Sommes-nous sûrs que la vieille abbaye n'ait plus jamais ni survivance, ni réveil ?

Demandez-le à l'audacieux que le culte du passé, la méditation ou le rêve, ont attiré dans ces ruines troublantes, par la splendeur d'une nuit lunaire. Une clarté irréelle inonde forêt, vallée, murs croulants, horizons

(1) L'un de ces lions existe encore, dans les jardins de l'abbaye de Langonnet.

fuyants. Le Blavet, tout proche, fait gronder dans la nef élargie jusqu'à l'infini par le nivellement des murs, la voix sourde de la cascade. Des souffles léger animent la forêt du cloître. Une vie surnaturelle paraît sourdre à nouveau dans le monastère détruit.

Et l'imprudent visiteur, évadé, la gorge un peu serrée de cette nuit hallucinante, ne se trompera peut-être pas complètement, quand il affirmera avoir senti, autour de lui, palpiter doucement des âmes.

F. LE BOUR'HIS-KERBIZIET.

Août 1947.



Porche d'entrée